

successivement le trône et s'éteignirent sans postérité mâle. Charles IV, dernier roi de la branche directe des Capétiens mourut en 1328.

WILFRID FERLAND.—(Rhetorique.)

LETTRE DE FRANCE

PARIS, le 6 janvier 1878.

Monsieur le Rédacteur,

Si mon corps pouvait traverser les mers aussi facilement que ma pensée, vous me verriez en ce moment près de vous, m'inclinant pour vous présenter un salut amical. Mais il est écrit que nous n'aurons une complète subtilité que dans l'« autre monde. » En attendant d'y être et de vous y rencontrer, mon esprit vient donc seul vous visiter dans votre « Nouveau Monde. » Il y a bien longtemps que je désirais entreprendre ce voyage—au bout de la plume—je ne sais vraiment ce qui a pu me retenir jusqu'à ce jour. Mais, peu importe ! Me voici maintenant.

On a dû vous dire, Monsieur le Rédacteur, comment je me nomme je n'ai donc pas besoin de vous répéter mon nom. Vous savez aussi que je me propose de collaborer à votre journal, de mêler ma VOIX à celle DE L'ÉCOLIER. Or, comme vous ne pouvez m'apercevoir à travers l'océan, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous tracer mon portrait. Il est bon, d'ailleurs, que vous me connaissiez, autant que possible ; et vos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés non plus de pouvoir se former une idée approximative de ce nouveau personnage qui veut leur faire entendre sa voix.

Ce n'est rien de remarquable que mon individu ; ma taille est plutôt petite que grande, mais je n'en perds pas un pouce. Ma figure n'est ni belle ni vilaine, et se classe dans la catégorie de celles que l'on ne peut confondre : des traits fortement accusés, un front assez grand, portant—m'a-t-on dit quelquefois—un certain cachet d'intelligence ; des yeux vifs, d'un bleu tirant sur le vert, et taillés en amande ; une bouche moyenne, au rire un peu moqueur, cachant—on me l'a dit encore—une langue assez déliée, assez pointue et assez longue ; le menton est rond, les joues larges et fortement colorées. Quant au nez, il ne faut pas l'oublier, car on ne l'a pas oublié ; c'est un bon nez, arqué à la gauloise. Lorsque l'on veut me flatter, on me dit que c'est un nez d'aigle, et quand on me parle méchamment, on me dit qu'il ressemble au bec d'un oiseau de nuit. Mes cheveux sont d'un châtain foncé, ma main n'est ni grosse ni petite, et mes doigts, qui aimeraient à se promener sur un clavier ou à faire vibrer une corde, manient le pinceau sans trop de gêne. Mes pieds sont solides et supportent un poids à peu près raisonnable : ce qui veut dire que je ne suis ni gras ni maigre.

Maintenant, puisque la figure est le miroir de l'âme, je m'abstiendrai, après vous avoir décrit mon physique, de vous parler de mon moral. Ce serait trop délicat, et ma modestie pourrait parfois se livrer avec mon orgueil des combats fastidieux. D'ailleurs, par tout ce que je vous dirai dans la suite, vous pourrez facilement apprendre à me connaître sous ce rapport : « Le style c'est l'homme » a dit un savant qui a écrit beaucoup sur les bêtes.

Cependant je tiens à vous annoncer, dès ce moment, que je suis un amateur passionné des Arts ; le beau, sous n'importe quelle forme je le rencontre ne me laisse jamais indifférent. Artiste par tempérament, je le suis aussi un peu par la pratique. Quelquefois sans doute il m'arrivera de vous envoyer mes pensées traduites tant bien que mal dans le langage des Muses. Mais je vous avertis d'avance que je n'ai pas de demeure au sommet d'Hélicon ; laissant à Pan, sa flute, aux Parques leurs ciseaux » je demande mes inspirations aux anges blonds des cieux, ne voulant, comme eux, chanter que Dieu et ses œuvres. A mon avis, la poésie doit élever l'âme sans l'agiter. La poésie ! n'est-ce pas ce rare et profond sentiment des choses divines et humaines ; cette vague et harmonieuse tristesse de l'âme qui descend sur tous les objets de la création pour en tirer des mélodies ?... Mais je m'égare, et, alors que je voulais tout simplement me présenter sous mon modeste extérieur, mon verbiage naturel m'emporte déjà je ne sais où.

Enfin je m'arrête, et je vais terminer en vous disant que j'habite une grande ville, que je suis français, et que mon cœur, qui aime son Dieu et sa Patrie, aime aussi le Canada, cette autre France, où l'on irait chercher nos vieilles traditions si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, elles pouvaient se perdre parmi nous.

Canadiens ! vous n'êtes pas des inconnus pour moi, j'ai salué vos valeureuses légions volant au secours du Pontife outragé ; et je vois encore ces nobles visages auxquels un de nos poètes pouvait si bien dire :

Lorsque hier étonnant et charmant notre ville,
Comme chez des amis, joyeux et familiers,
Vous marchiez, jeunes gens, au port mâle et tranquille,
J'ai reconnu le sang de nos preux chevaliers.

C'était leur franc visage et leur allure franche ;
Toute l'antique France en un vivant miroir,
Tout : leur sainte devise, et la bannière blanche.
Et ce noble parler sentant son vieux terroir.

Oui, c'est le même sang et le même génie
Gardés purs et sauvés de nos récents travers ;
La France d'autrefois, alerte et rajeunie
Par la liberté sainte et la vie au désert.

J'ai salué le noble étendard des Canadiens, soldats de Pie IX, cet étendard dont les plis flottants laissaient lire, en se déployant au vent de la mère-patrie cette magnifique devise : AIME DIEU ET VA TON CHEMIN.

Ces souvenirs qui se rattachent à ma première jeunesse sont vivants dans mon esprit. J'aime à vous les montrer aujourd'hui pour mieux vous prouver que c'est un ami qui vous salue et vous dit : Au revoir !

JEAN MERATI.